



INTÉRIMAIRE

UN FEUILLETON DE **BENOÎT ANDRO**

{ ÉPISODE 4 }

Dans le printemps d'avril

Mardi matin. À neuf heures pile, Michel Cellon, le patron du magasin, apparaît soudain dehors, immobile dans l'encadré noir de la porte d'entrée du personnel, et vous hèle : au travail ! C'est l'heure ! Vous êtes de l'autre côté du parking et la tête de Michel, autoritaire au loin, n'est encore qu'un gros point indécis, fixe devant le magasin. Une figure floue, privée de regard. Pas besoin de plus : chacun de vous connaît par avance ces yeux gris d'huître et cette voix qui porte. Vous avancez tous les trois vers le magasin et vos silhouettes décrivent de grandes ombres franches, découpées, orientées ouest sur le goudron.

Râleur, toujours, Jean-Marc « *veut finir sa cigarette avant d'entrer* ». Il dit ça chaque matin depuis que tu es arrivé ici, chez Giffi. Jean-Marc refuse de gaspiller du bon tabac comme ça, et il tâchera de finir, comme à chaque fois, son clope à l'instant *t* de franchir la porte devant le dragon Michel, tout en mâchoires serrées. Johann sourit. Un merle chargé de brindilles passe au-dessus de vous et disparaît au loin.

Les traits sur le visage de Michel se précisent mieux à présent. Derrière lui, passent et s'agitent les employés, taches jaunes et rouges des tee-shirts aperçues derrière le

chef, qui glissent déjà comme des patineurs sur la piste grise et intériorisée du travail universel. Tous s'affairent, portant des cartons, s'inquiétant des livraisons, des commandes qui ne sont pas honorées. Ils se renseignent, s'interpellent. C'est l'heure de quoi, déjà ? Rappelle-moi ? T'entends ? Ça doit venir quand ? À quelle heure le camion ?

Michel se tient bras croisés, en chemise vert Playmobil. Ses yeux sont fixés sur le jean crade de Jean-Marc et le suivent comme un chat sa proie. Alors Jean-Marc jette son mégot devant l'entrée du magasin, et non pas dans le pot réservé à cet effet. Michel suit du regard la trajectoire surgissante du clope sur les écrans radars de son esprit. Vous passez devant lui. Pas bonjour ni rien ; le froid de la glace absolu. Vous entrez dans le magasin. Il vous emboîte le pas et ferme simplement la lourde porte métallique, lui donnant deux tours de clé.

Alors c'est comme si vous sautiez en parachute. Voilà tes camarades de saut : Jean-Marc est un grand oiseau maigre, mais aussi un peu raton ; se dégage de lui quelque chose de gris-noir comme on dirait d'un tabac vieilli et sec. Jean lacéré au niveau des genoux parce que Kurt Cobain a existé, et tee-shirt heavy metal maculé de taches. Il vit dans la

petite barre des H.L.M. à un kilomètre vers le centre-ville. «*Dans les H*», dit-il. Laineux, poilu sur les bras, épaules rentrées, dos courbé et nuque qui forme un angle à la courbure des cervicales avec la tête qui dodeline un peu comme s'il dansait quand simplement il marche. Triangle de poils noirs au creux du menton, taillé en pique à la d'Artagnan, ordinairement mal rasé avec quelque chose d'enfumé, d'accablé; on dirait un portrait charbonneux photographié par Nadar. Timide, mais solide; une trompeuse maigreur de vanneau huppé. Sueur abondante et donc odeur de Jean-Marc qui rend peu agréable le travail à ses côtés. Le corps de Jean-Marc est voûté, comme hésitant tout entier en point d'interrogation, et quand il tend le bras pour indiquer quelque chose, un produit, une marque ou poser une question, tu crains toujours que Jean-Marc ne tombe en avant, tant le corps se trouve déséquilibré. Cheveux noirs gras, longs, à présent clairsemés, à trente-cinq ans, sur le dessus du crâne; parfois ceux qui sont laissés longs et compensent en arrière sont assemblés en queue-de-cheval, au moyen d'un chouchou. Voici Jean-Marc avec, de temps en temps, quelque chose de très drôle à dire, et alors un grand sourire illumine d'un coup le visage enfantin, portant loin aux coins des yeux un soleil vibratoire; une lueur abondante qui pétille, jubilante pour tous, se dégage du corps mou d'un coup sec, contraste, éclaire, mais sans durer; vous riez tous alors du feu de paille.

Michel depuis le début ne le supporte pas, et il est vrai que Jean-Marc tend obstinément des verges pour se faire battre. Par exemple, Jean-Marc met en rayon les bâtonnets d'encens, accroupi: «*Ça va pas assez vite, là!*» Michel, soudain, s'est approché de Jean-Marc par-derrière et lui a versé ça comme une huile pour moteur à deux centimètres dans l'oreille droite, sans mettre une goutte sur le côté. Jean-Marc et Michel; entre eux, ça ne colle pas; «*T'as vu comment il me parle?*» T'entends?

Johann, quant à lui, est un être plein de curiosité: «*Ça fait longtemps que tu bosses en intérim?*» Rhinocéros blond aux cheveux courts et joufflu, presque quarante ans maintenant, géant souriant et fort, enjoué, vif, comprimé dans un pull bizarre à motif zébré. Blue-jean bleu délavé, feu de plancher,

baskets (il n'aime pas les chaussures de sécurité). Johann, célibataire propre, mais sanguin; une espèce rare chez les intérimaires. Il range minutieusement sa veste dans la petite armoire métallique du vestiaire en observant bien les plis, surtout le col pour ne pas froisser, et se peigne aussi, coquet, longtemps devant la glace. Souvent, tu perçois sa respiration près de toi, à quelques mètres de toi, à trois heures de l'après-midi quand tu ranges les sels de bain sur de petites étagères et qu'il n'y a pas un bruit dans le magasin, Johann est de l'autre côté de la gondole et s'occupe des bougies. Tu ne le vois pas. Tu entends juste son souffle gratter imperceptiblement derrière, rythmant le travail comme le tic-tac d'une pendule. «*Satisfait ou émerveillé.*» Il rit. Il soupire, car c'est écrit sur la boîte de bougies parfumées. Johann, tu n'es pas ici pour lire.

Quand il se déplace, Johann jette loin devant lui des mains ouvertes en battoirs, et les genoux intranquilles, pendant ce temps, se promènent un peu désaxés, libres balanciers irréguliers qui tanguent ou semblent dribbler. Il vous rentre dedans au travail quand il perd le contrôle de sa masse qui se déporte par inertie, comme un pétrolier au milieu de l'Atlantique, ou quand il réfléchit, mains sur l'arrondi du menton, sans s'arrêter, regard aux cieux. Tu peux pas faire gaffe, non? Et arrêter un peu de causer? Il arrive invariablement au boulot avec une bouteille d'eau minérale qui le suit partout, mais s'égaré aussi régulièrement dans les rayons au fil de la journée, et les employés se disent: tiens, c'est la bouteille de Johann. Le matin, il enlève son tee-shirt, tu découvres Johann torse nu, blancs bourrelets visibles au grand jour. Éléphant de mer sur le parking aux approches de la quarantaine, il enfle une ceinture lombaire, large, déployée devant vous, penché sur le capot de sa voiture, big Bouddha concentré. Il dit qu'il ne veut pas «*s'habituer à cette ceinture*» et devenir accro, alors il ne la porte qu'un jour sur deux, mais il souffre du dos. Johann, rebelle bricoleur soft, pas prétentieux pour deux sous, occupé de sa Peugeot, amoureux d'elle sûrement, et c'est pour la vie: une auto antique semblable à celles des gendarmes dans les années 80, une Peugeot 305, je crois, enduite cet hiver d'une couche généreuse de noir glycérophtalique. Le coffre

de la voiture est une brocante encombrée d'outils, de machines, de trocs, d'objets en vrac et de rechange, de cordages en nylon bleu-vert effilés, de joints en caoutchouc, de seaux plombeux, de bois flottés trouvés sur la grève et de pièces mécaniques encalmées que tu ne sais pas identifier. Johann pas vantard, pas frimeur, évoque souvent avec nostalgie son vélomoteur d'adolescent et les pompes à essence pour moteur deux-temps ainsi que le tuyau sur lequel il fallait tirer pour faire sortir les dernières gouttes de mélange huile/essence. Il y avait là presque la moitié du réservoir, selon Johann, qui restait en carafe. Et beaucoup de gens ignoraient ça. Tu as déjà entendu raconter ça mille fois. Johann a bon caractère. Tu apprécies son cœur simple et franc.

Mardi après-midi. L'après-midi de travail démarre dans le printemps d'avril, au sein d'une journée comme postée en avant-garde estivale. C'est dur de se retrouver en début d'après-midi, petit homme, dans ce container lourd, métal bleu roi, grand, mobile, qu'un camion à l'aurore vient déposer là sur l'asphalte, lourde manœuvre exécutée avec la grue, et qu'un autre camion vient reprendre le soir. Le container est une baleine échouée sur le parking, de biais, juste devant la réserve pleine de ses trésors. Il se referme d'une lourde porte aux gonds épais comme des poignets, sans verrou. Semblable, sur le parking, à un ajout constructiviste que le soleil inonde. Tout acier, tout solide, tout crochets, tout rivets. Bloc bleu électrique : la benne aux cartons, cuirassée. Poubelle, en fait.

Michel Cellon t'a dit de fouiller, de dénicher là-dedans des cartons assez grands pour trier la marchandise qu'on enlève soigneusement des étagères. Tu fais équipe avec Johann et il y a deux palettes à vos côtés : il s'agit de monter une palette pour les produits qui seront stockés dans la réserve et une autre, jumelle, pour les produits qui seront remis plus tard en rayon. Alors, c'est la chasse aux cartons. Les cartons dans le container ne conviennent jamais, trop petits ou trop grands, abîmés, déchirés, mouillés. Ils sont dépliés, empilés au fond de la caisse, et tu glisses souvent à cause de ça. Il faut les reconstituer avec un cutter et du scotch marron. Couper. Séparer. Jeter. Couper. Séparer.

Jeter. Demain matin, c'est sûr, tu viendras avec ton cutter perso parce que Michel n'en fournit pas.

Johann attend, devant. On ne tient pas à deux là-dedans. Tu l'entends parler, mains posées sur le transpal, il ne se rend pas compte mais tu ne l'entends pas depuis le container. Tu le laisses débiter seul. Ouf ! Voilà assez de cartons. Quel bavard ! Tu sors. Dehors, le soleil encore. Quelques bouteilles de bière vides traînent à l'angle du bardage : assez pour crever des pneus : 1664. C'est n'importe quoi, de laisser traîner ça. Des jeunes, sans doute, passent ici le dimanche matin en retour de piste. « Ça pourrait crever des pneus », dit Johann. Je boirais bien une petite bière, dit-il encore, surpris par ton regard posé sur les bouteilles vides, dans un moment d'absence.

Tout à l'heure, vous êtes allés jeter dans le container bleu de superbes plaques de verre extraites des gondoles. Toute cette belle verrerie jetée dans la benne sans égard ; ça faisait un fameux fracas, en tombant. Vous preniez plaisir au ramdam. Johann a récupéré plusieurs plaques sans rien dire. Hop ! embarquées les plaques dans le coffre de la petite auto. Tu l'aidais. Aïe ! Fais gaffe aux sièges : tu te rends compte le prix que ça coûte des plaques pareilles ? Tu vas faire quoi avec ? Je sais pas, répond Johann. Tu réfléchis : « Une table basse ? » Il te regarde de traviole, comme si tu te foutais de sa gueule.

Maintenant, vous embarquez les vingt-quatre tubes de néon qui doivent être jetés aussi, dans la benne. Johann embarque trois de ces tubes pour lui, mais se coince la main en refermant le coffre. Trop pressé. Aïe. Il hausse les épaules, enlève les gants de sécurité, se justifie en soufflant sur l'ampoule naissante et tu dis : « T'auras un cochon sur l'index de main ; un petit cochon. » Johann rit. Il a un copain qui bricole, il fera des lampes avec ça, c'est bien. Ça peut servir. On n'a pas idée de jeter des trucs pareils. C'est n'importe quoi ; ça peut valoir du pognon.

Michel vient vous dire de lâcher le transpal et de retourner en rayon. Tirer, remplacer. Ranger en position accroupie, tout en bas dans les rayons. Comme d'habitude. Nettoyer la gondole avec du produit qui pique les yeux. Attentif au bruit des autos qui passent au pas sur le parking devant le rideau de fer, comme au bruit du sang dans

tes veines. Légère migraine contre les tempes, ton souffle, et tu sais ce que ça signifie : elle est là.

C'est elle, l'inattendue fée russe qui vient en souvenir. Elle déboule impromptue dans ta tête, juste avant la pause. Tu rêves ou quoi ? T'entends cette mélodie sortie du rayon ? De la boîte à musique ? De derrière les fagots ? Tu vois cet être dansant ?

Elle, Clochette assise sur ton épaule droite ou virevoltante en boucles autour de toi. Elle glisse. Elle vole. Infiniment patineuse, en voltes, au faîte du bardage blanc. Goûte du bout des lèvres les pâtes de fruit énergétiques, se dit un peu je ne veux pas grossir, c'est vrai, se prend les ailes dans le gros scotch marron, n'arrive pas à se désengager, couine comme une souris en gigotant des pattes. S'admire en facétieuse dans tous les miroirs, dans les psychés ; se trouve bien jolie avec les cils, longs, papillotants. Grimace dans le dos de Michel. S'endort parmi les lots de douze mouchoirs en papier, en rougissant. Serait-ce un ange divin envoyé pour t'aider ?

« Douleurs et plaisirs sont des interprétations neuronales, dit la fée. À toi de les déchiffrer. Je ne suis pas un ange divin. Ton Dieu n'existe pas. »

Un jour, il faudra oublier le doux souvenir amer. Il faudra enlever, désactiver tout ce qui déconne et arracher ça de ta mémoire, avec les fils. Te reformater. Réinstaller. Opter pour un système plus fiable, faux prince de supermarché. Et réorganiser le petit rêve brûlant, gravitant, imaginaire : ôter cette boîte à musique, souvenir de Saint-Petersbourg posé en équilibre instable sur ta nuque et qui t'empêche de bouger.

Voilà Michel Cellon croisé dans les rayons en cours de démontage, Michel anéanti par les soucis voudrait encore voir arriver sur le parking un océan de voitures. Humeur. Ça retombe sur les employés, les intérimaires, les étagères, les rideaux en organza brodé, les chiens, les chats, tout ce qui est plus bas. Michel suit son plan écrit. Schémas rigoureusement tracés sur ordinateur, faxés par la boîte dès six heures ce matin. Téléphone au jour le jour, ne décroche jamais du boulot, applique les directives et doit tout changer au dernier moment, bien sûr. Il va et vient portable vissé à l'oreille sur toute la longueur centrale du bâtiment, depuis la ré-

serve jusqu'aux caisses. Pas régulier et corps de Michel désaxé appuyant régulièrement en cadence sur une jambe puis l'autre. Légionnaire défilant seul sur les Champs-Élysées le 14 juillet et petit doigt sur la couture du pantalon, sans dévier du regard la grille de carrelage beige. Michel, seul. Client suivant, ligne droite. Depuis le silence jusqu'aux cartes bleues, aux machines qui crépitent. Michel est parfois Dracula quand la lumière de la lampe de chantier posée à terre l'éclaire par en dessous, et la sueur quand il tape comme un sourd sur les plaques pour démonter les gondoles. Tu regardes ça, fasciné. Violent, l'animal perdu. Toujours comprimer les sentiments au fond de soi. De Michel, rien ne filtre. Tu te demandes de quoi est faite la vie d'un Michel qui pense toujours : on ne vend pas assez. Jean-Marc plaint sa bonne femme. Johann rit. À bientôt chez Giffi ! Le dernier client sort du magasin, et la journée est terminée. Vous sortez.

Chacun rejoint sa voiture. *« Salut ! À demain ! »* Regard sur le parking avant de démarrer, le container : maintenant le tableau depuis le ciel serait un rectangle bleu sur fond noir, vous savez, avec des pointillés blancs qui sont les marquages au sol. Hervé, petit et fort, se tient à quelques pas de toi, regard vissé au portable. Hervé joue de ses doigts sur l'écran tactile d'un smartphone, tête baissée, immobile au volant. Tu ne sais rien de lui. Quand il déboule au matin sur le parking — mais c'est la même chose quand il repart le soir —, tu sens qu'Hervé éprouve de la joie à laisser s'ébrouer l'auto blanche, une jolie BMW avec des sièges en cuir noir, décrivant devant vous des boucles, avant de caler soudain pile-poil à l'arrêt.

Tu démarres. Vos autos se croisent et se suivent en file indienne, au pas, jusqu'à la fin de la zone artisanale. Tu bifurques à droite, après les feux, pour sortir de la ville. Et voilà sur le trajet du retour le peloton des cyclistes en tenue de Martiens, lancés à toute blinde dans la descente, indépassables. Attendre. Accélérer. Doubler. Tu as faim. Tu aperçois furtivement le transformateur électrique et dessus les affiches abîmées par les intempéries, un peu avant Confort-Meilars. Soudain apparaissent le village, la zone 30, la louvoyante série des ralentisseurs. Tu es presque rentré chez toi.